



LA PLAGE DE BLANKENBERGHE

XVII

BLANKENBERGHE. — LES PATRIOTES. — LA PLAGE ET SES HÔTELS.
LA GUERRE AUX CALEÇONS.



UNE fortune aussi éclatante et aussi rapide ne devait pas s'élever sans exciter, chez les voisins d'Ostende, un sentiment d'étonnement d'abord et ensuite de jalousie. On conçoit aisément que plus d'une d'entre elles, à la vue de cette moisson dorée, se soit écriée, contrefaisant un mot célèbre : « Et moi aussi, j'ai une plage ! » Mais une plage ne suffit pas, il faut encore mille autres conditions, accessoires en apparence, essentielles en réalité, parmi lesquelles la faveur d'un public inconsistant, inconstant et forcément versatile n'est pas la moins difficile à conquérir. C'est ce qui explique comment Nieupoort, ville ancienne, célèbre, curieuse même, fertile en glorieux souvenirs, a fait de grands efforts pour attirer les étrangers chez elle et n'y a pas réussi, alors que Blankenberghe, village à peu près inconnu, à peine mentionné par les annalistes¹, a pu devenir en quelques années la rivale d'Ostende; petite rivale,

1. Le vieux Meyerus n'en parle que pour raconter qu'en 1334 une tempête, « si effroyable que jamais personne depuis n'a vu ni entendu rien de semblable », emporta le *lopidulum de Blancoberga*. Guicciardini ne lui consacre qu'un mot. Sueyro, le minutieux Castillan, la cite comme un village de peu d'importance. Enfin, la seule mention qu'en fasse Meteren (liv. XVI, p. 333) est relative à sa destruction, en 1591, par Édouard Norrits, gouverneur d'Ostende. « Norritz, dit-il, fit raser le fort, rompit les écluses, et, après voir mis le feu, quitta le tout et s'en alla. »

il est vrai, mais qui ne demande qu'à grandir, pourvu que la bienveillance du public lui prête vie.

Le secret de cette faveur, du reste, n'est peut-être point aussi difficile à pénétrer qu'on le pourrait croire. Blankenberghe, ou du moins sa population, a fait preuve, dans cette circonstance, d'un tact et d'une habileté tout exceptionnels. La ville ne s'est point posée tout d'un coup en rendez-vous du beau monde et du grand monde, en station aristocratique, en bain de mer élégant. Elle s'est faite au contraire petite et modeste ; elle a pris des allures timides, gauches, embarrassées ; elle a parlé de sa vie simple, de ses pêcheurs, de ses habitations rustiques ; elle a même, je crois, murmuré les mots « bon marché ». Enfin elle a fait miroiter, comme un appât, l'existence paisible, sans toilette, sans fracas, sans façon qu'on pouvait mener sur sa plage ; et aujourd'hui encore, quand on débarque par le chemin de fer, on est tout tenté de croire à l'immédiate réalisation de ces fallacieuses promesses.

Auprès de la station, une bonne vieille église de campagne, avec ses trois petites nefs et une vieille tour, semble sommeiller depuis trois ou quatre siècles au milieu d'un cimetière fleuri, vallonné par les tombes. Tout autour, la campagne s'étend plane, coupée par de grands arbres, peuplée de fermes et de moulins à vent, un peu monotone peut-être, mais bien simple et sans parure. Lorsqu'on a pénétré dans la ville, tout change par exemple. Partout de grandes bâtisses se dressent, des cafés immenses alignent leurs devantures, d'énormes hôtels et de gigantesques estaminets vous barrent le chemin. Cafés de l'*Est*, et de l'*Ouest*, restaurants du *Nord* et du *Midi*, hôtels de l'*Univers* et autres, tout cela vous crève les yeux, écrit sur tous les murs en lettres de trois pieds. Puis ce sont des rues bien droites, bien régulières, bien pavées, avec de larges trottoirs bordant de chaque côté des maisons bien vastes et bien propres, des boutiques bien assorties, des magasins bien pourvus, et à tous les coins, derrière toutes les vitres, l'écriteau traditionnel : « Quartier à louer ».

Ces belles rues, si correctes et si droites, conduisent à la plage ou plutôt à la digue qui domine la plage, toute parée de gigantesques hôtels et de villas princières, au milieu desquels se pavane un casino mauresque du plus pimpant effet. Notez que, des deux côtés, cette large digue s'étend, à perte de vue, toujours bordée de villas superbes



BLANKENBERGHE : L'ÉGLISE

et d'hôtels somptueux, et voilà en quoi consiste, de nos jours, le modeste village de Blankenberghe.

Pour ce qui reste de l'agglomération première, il me semble en effet à peu près inutile d'en parler. Imaginez une cinquantaine de petites maisonnettes peintes en bleu, avec des volets blancs et verts et des toits rouges; tout cela bien discordant de ton, bien criard, tirant l'œil, et cependant pauvre d'aspect, presque misérable; imaginez, dis-je, ces cinquante maisons perdues, égarées ou tout au moins dépayées et formant une sorte d'îlot au milieu des superbes façades

et des grands hôtels qui ressemblent à des casernes, et vous aurez une idée bien exacte du Blankenberghe primitif, enveloppé, écrasé, étouffé par le Blankenberghe élégant, par le Blankenberghe moderne.

L'hôtel de ville, le seul monument public de toute la cité, est fait, il est vrai, à l'image des administrés de la première heure. Il n'a, lui aussi, qu'un rez-de-chaussée et n'est guère plus coquet que les maisonnettes ses voisines. On l'a peint en rouge ; ses fenêtres sont à meneaux ; son pignon est coiffé d'une grosse clochette, et l'on a posé sur son toit un petit campanile boursoufflé, plus semblable à un chapeau chinois qu'à un beffroi. Mais cette « primitivité » de son sanctuaire municipal ne suffit point à faire de Blankenberghe un village, et cependant, de nos jours encore, il est des gens qui s'y rendent, croyant aller passer l'été dans un hameau de pêcheurs, et qui s'en retournent sans s'être aperçus qu'ils ont « fait leur saison » dans une station balnéaire de premier ordre. Les habitants du pseudo-village rient dans leur barbe de cette amusante méprise. Ils en rient d'autant plus fort qu'elle dore leurs goussets, et tout en riant, ils se promettent bien d'entretenir, avec un soin tout spécial, une aussi lucrative erreur.

Il fut un temps, toutefois, où les gens de Blankenberghe avaient des visées plus hautes et peut-être moins pratiques. C'était à l'époque où leur plage ne recevait annuellement qu'un millier de baigneurs. Les autorités espéraient qu'une visite royale serait en quelque sorte une consécration. Chaque année, ils envoyaient prier Léopold I^{er}, qui passait les fortes chaleurs à Ostende, de daigner honorer leur village d'une visite officielle. Le roi, toujours bienveillant, avait promis. En 1853, il se décida à faire honneur à sa promesse ; mais, comme il détestait tout ce qui ressemble à l'officialité, par une belle journée du mois de juillet, sans se faire annoncer, il se rendit à Blankenberghe, presque *incognito*, et débarqua à l'improviste devant ce minuscule hôtel de ville dont nous parlions à l'instant.

Point de bourgmestre, il était absent ; presque point d'échevins non plus, ils étaient au marché, à Bruges. Un seul restait en ville,

vieux pêcheur à moitié perclus, peu lettré et nullement au fait de l'étiquette des cours. Il fut tout abasourdi par la nouvelle de l'auguste visite. Néanmoins, tant mal que bien, il fit les honneurs du *stadhuis*, ce qui ne fut pas long. Puis, comme il demeurait bouche ouverte et bras ballants, le roi, pour mettre un terme à son embarras, lui demanda avec bonté s'il n'avait rien d'autre à lui faire voir.

« Dame ! en fait de nouveau, murmura le brave homme, j'ons les *patriotes*. Ça est une belle chose, une chose à voir, mais j'ignorons si ça vous intéresse.

— Les patriotes ! exclama le roi, dont l'esprit se reporta vers les héros de 1830... Il nous faut voir ces vieux braves.

— Ah ! pour braves, ça est certain, ils le sont ! exclama le vieil échevin, et dodus et replets par-dessus le marché, je sons sûr que même à Bruxelles vous n'ont jamais vu leurs pareils. »

Là-dessus on se mit en route, à pied, le roi suivant l'échevin et suivi par ses aides de camp, tous persuadés qu'ils remplissaient un devoir constitutionnel en allant visiter ces braves patriotes. En dix minutes, on arriva à la porte d'une petite ferme. Il fallut traverser la cour, enjamber le fumier, marcher dans le purin. Le conseiller, qui avait pris la tête du royal cortège, pataugeait là-dedans en homme satisfait et jouissant par avance du plaisir de ses hôtes. Le roi, de son côté, n'osait protester ni reculer. Toutefois, il s'étonnait de la façon dont les « vieux braves » étaient logés et se promettait de faire quelque chose en leur faveur. Enfin l'échevin poussa la porte d'une étable et dit : « C'est là ! » Une odeur aigre et fétide s'échappa du réduit ; des cris aigus et discordants se firent entendre.

« Mais enfin, s'écria le roi qui perdait patience, me direz-vous, monsieur, où sont ces patriotes ?

— Les voici, répondit l'autre souriant béatement, et vous ne prétendez point, sire, qu'ils ne sont ni dodus ni replets ! »

C'était une douzaine de petits cochons, tout souillés, tout puants, tout grognants, s'esbaudissant sur le fumier et levant en l'air leurs

groins malpropres. C'était la grande nouveauté du moment, pour les cultivateurs du moins, une race créée dans le pays ! Il n'était question que de cela à dix lieues à la ronde, et, pour distinguer cette race nouvelle des produits étrangers, des croisements anglais et français, on lui avait donné ce patriotique surnom, qui venait d'amener une confusion si étrange.

Le roi eut le bon goût de rire de la méprise. Souvent, dans la suite, il raconta cette mésaventure un peu forte, et si les cochons de Blankenberghe n'en devinrent pas plus fameux, du moins la ville ne perdit rien à la divulgation de l'anecdote. En vingt années le nombre des baigneurs décupla¹ ; et l'on peut dire qu'à chaque saison la vogue de Blankenberghe augmente.

Du reste, si nous en croyons M. E. Vanden Bussche², Blankenberghe était destinée, par ses traditions, à devenir une cité essentiellement balnéaire. Avec une patience et une persévérance au-dessus de tout éloge, l'érudit archiviste a fouillé un monde de vieux papiers pour reconstituer l'histoire de ce vieux village, et, en fait de documents d'une importance réelle, il n'a pu guère découvrir que des règlements relatifs à la police des bains.

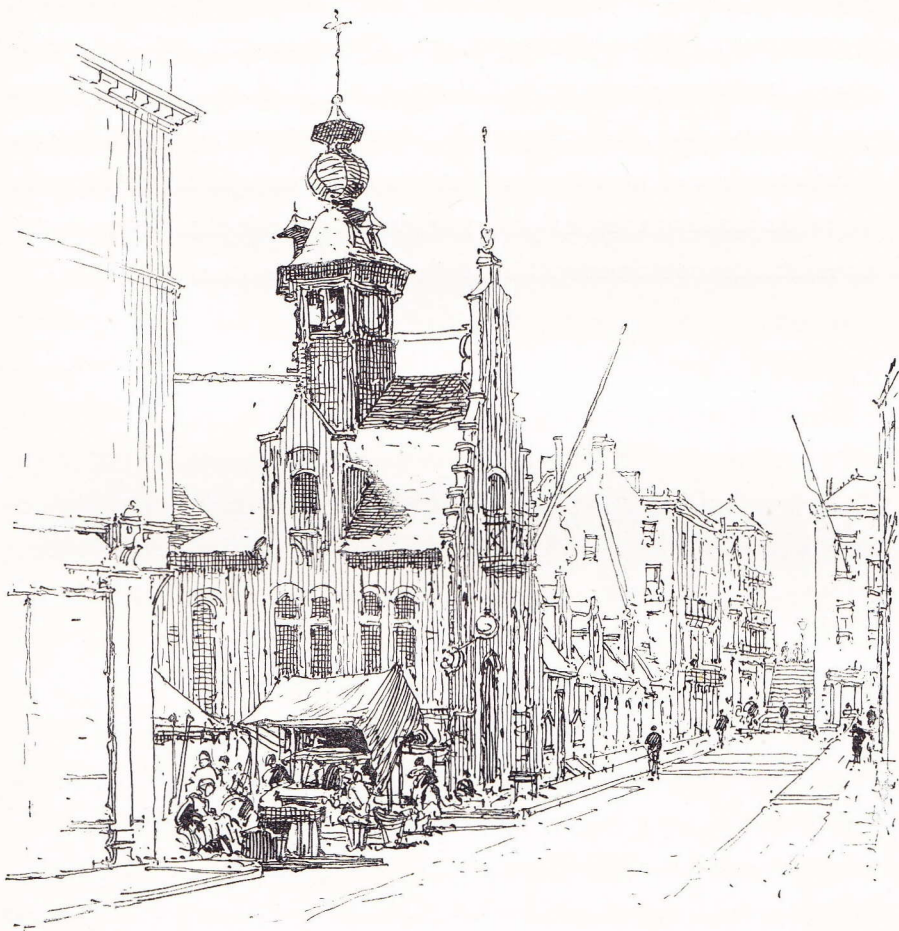
Il résulte même, de ces précieux documents, que les Blankenberghois primitifs éprouaient, à l'endroit du caleçon, un sentiment de répulsion d'une violence extrême, et que l'autorité ne put triompher de cette horreur invincible qu'avec la plus grande difficulté. Rien que dans la première moitié du xv^e siècle, mon savant confrère a relevé quatre édits qui visent cette matière délicate³, et cela continue de la sorte presque jusqu'à nos jours. Pendant plus de trois siècles il y eut lutte et conflit entre l'autorité et la population. En 1750, l'évêque de Bruges crut devoir intervenir dans le débat. Il paraît que des tours de Saint-Sauveur, monseigneur avait eu ses regards offusqués par des scènes un peu

1. En 1874, il était déjà de 12,862.

2. Archiviste de la Flandre occidentale.

3. En 1410, 1416, 1437 et 1449.

trop décolletées, car l'autorité communale fit précéder son arrêté de ce considérant qui n'est pas sans saveur : « Sur les plaintes à nous faites par Son Éminence l'évêque de Bruges, relativement à la manière déré-



BLANKENBERGHE : L'HÔTEL DE VILLE

glée et inconvenante de ceux qui, voulant se baigner dans la mer, se montrent le long de la plage nus et d'une façon indécente, si loin qu'il s'en est trouvé qui se sont présentés de cette façon en ville, ceci tournant au grand scandale de la chrétienté... »

Au commencement de ce siècle, il fallut encore renouveler ces pressantes ordonnances. Mais, depuis lors, les récalcitrants de Blan-

kenberghe ont amené leur pavillon. Ils se sont rendus à ces raisons si souvent répétées, et leur tenue n'offre plus rien d'incorrect.

Ainsi disparaissent les vieux usages, les antiques coutumes, mais quelles difficultés ne rencontre pas le progrès ! et n'est-ce pas le cas de répéter avec la philosophie anglaise : « L'homme est un animal coutumier : de quelque manière qu'un homme ait fait une chose, il a une grande tendance à la refaire ; s'il l'a faite plusieurs fois, il a une grande tendance à la refaire de la même façon, et, qui mieux est, à la faire faire par les autres, et par son exemple et ses leçons il transmet à ses enfants les coutumes qu'il s'est données de la sorte. »



J. N.

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.